

beauté qui, ajoutaient en souriant ces amis, formait un heureux contraste avec celle de la comtesse.

Cependant, malgré lui, et quoi qu'il en eût, ce n'était pas sans un indéfinissable tréssailement intérieur que le comte se rendait à l'invitation de Mlle Diane de Saint-Hyrem.

Le comte traversa d'un pas pressé divers appartements : Mlle de Saint-Hyrem occupait un vaste appartement situé dans l'aile du château, précisément opposée à celle où Olivier du Luc avait le sien.

Les quelques pièces, il y en avait cinq données en toute propriété à son amie, communiquaient avec son appartement par un long corridor noir, percé dans l'épaisseur de la muraille et aboutissant à l'alcôve même de la chambre à coucher de la jeune fille.

Ces chambres étaient meublées avec le goût le plus recherché que l'époque comportait.

Dès que le comte se présenta, la camériste le précéda et, après l'avoir annoncé, elle l'introduisit dans un délicieux boudoir enbaumé, parfumé des senteurs les plus suaves, où régnait un demi-jour doux et habilement ménagé.

Sur une pile de coussins, Diane de Saint-Hyrem était à demi-couchée dans le déshabillé le plus coquet, le plus galant, disons le mot, le plus provocateur.

Sa main droite, blanche, fine, un peu longue, aux doigts effilés et aux ongles rosés tombant négligemment ; de la gauche, elle tenait un livre entr'ouvert et que, certainement, elle ne lisait pas.

Au nom du comte, elle se redressa vivement ; d'un geste elle ordonna à la camériste de sortir, et, laissant filtrer un regard humide d'une douce langueur, sous ses longs cils de velours, elle tourna à demi la tête vers son visiteur avec un sourire qui laissait entrevoir la double rangée de perles cachées derrière ses lèvres incarnadines.

Olivier salua silencieusement et attendit.

Il y eut une courte pause.

Tous deux s'examinaient à la dérobée.

Mais, dans certaines situations, la femme, cet être si faible et si craintif en apparence, est cent fois plus forte et plus résolue que l'homme le plus brave. La jeune fille en donna la preuve en cette circonstance en entamant nettement l'entretien :

— J'ai, il y a quelques minutes seulement, monsieur le comte, dit-elle de sa voix suave et mélodieuse comme un chant d'oiseau, appris votre retour à Mauvers. J'ai des remerciements à vous adresser pour la gracieuseté avec laquelle, au lieu de m'attendre chez vous, il vous a plu de me faire l'honneur de venir jusqu'ici.

— Mademoiselle, répondit le comte en s'inclinant, vous êtes femme ; de plus, vous êtes l'amie la plus chère de la comtesse du Luc ; vous avez daigné accepter l'hospitalité dans notre demeure ; c'était à moi seul à me déranger. Vous avez manifesté l'intention de me voir ; j'attends respectueusement qu'il vous plaise de m'apprendre quel motif impérieux vous a fait désirer cet entretien.

La jeune fille regarda le comte à la dérobée et sourit avec finesse.

— Avant tout, monsieur le comte, reprit-elle, faites-moi, je vous en supplie, l'honneur de prendre un siège ; et, comme Olivier semblait hésiter, il me sera impossible de parler si vous demeurez ainsi debout, ajouta-t-elle ; j'aurais peur que vous m'échappiez. Peut-être cet entretien sera-t-il plus long que vous ne le supposez.

Elle étendit le bras, approcha un siège des coussins sur lesquels elle était demi-couchée et le désigna au comte. Celui-ci salua et s'assit, bien qu'avec une secrète répugnance qui n'échappa pas à la malicieuse jeune fille et la fit de nouveau sourire à la dérobée.

— Là ! dit-elle, je vous aime mieux ainsi. Maintenant causons, j'ai bien des choses à vous dire.

— A moi, mademoiselle ?

— Certes, monsieur le comte ; pourquoi, s'il vous plaît, prendre cet air étonné ? D'abord et avant tout, mon devoir est de vous rassurer.

— Me rassurer ?

— Je l'ai dit ; Jeanne est partie depuis deux jours.

— Je le sais, mademoiselle.

— Ah !... mais ce que vous ignorez c'est qu'elle a été appelée par un exprès au chevet de M. de Barbantane, son grand-oncle que vous connaissez ?

— Certes, mais je ne le supposais pas si malade.

— Ce que c'est que de nous, dit-elle avec une fine ironie ; il paraît que le digne seigneur a été déçoué à la chasse, par un sanglier ; vous savez qu'il adorait la chasse, M. de Barbantane ? Eh bien, il est en ce moment en train de trépasser ; il est même probable qu'à cette heure il est mort ou peu s'en faut. Tenez, voici la lettre écrite du château de Viry ; et elle présenta au comte le papier qu'il repoussa doucement.

Mais dans ce mouvement si simple en apparence, par hasard ou autrement, qui saurait le dire ? les deux mains se rencontrèrent ; ce fut comme un choc électrique ; la main du comte resta dans celle de la jeune fille ; ils échangèrent un long regard et se turent.

Il y eut un silence, tout chargé de voluptés étranges.

A quoi rêvaient-ils ?

Le comte fit un effort pour retirer sa main.

La jeune fille la retint doucement dans la sienne, et d'un ton languissant :

— Pourquoi me fuir ? Avez-vous donc deviné que je vous aime, Olivier ? murmura-t-elle d'une voix que l'émotion semblait briser.

Le comte tréssaillit.

— Oh ! silence, s'écria-t-il, silence, Diane ; au nom du ciel, ne parlez pas ainsi !

— Pourquoi donc ! l'amour vrai, dévoué, est-il chose si commune qu'on le doive ainsi mépriser quand on le trouve en travers de sa vie ?

— Diane !

— Je t'aime ! murmura-t-elle, je t'aime !

Et se penchant vers le comte, la chevelure en désordre, les yeux brillants, la poitrine haletante, ses lèvres amoureuses se tendirent vers lui comme pour quêter un long et voluptueux baiser.

Fasciné, hors de lui, le comte se pencha : leurs lèvres se joignirent.

— Ah ! s'écria-t-elle avec une expression intraduisible, en lui faisant un collier de ses bras, tu m'aimes, Olivier, tu est bien à moi, cette fois !

Ce mot fut le réveil.

Le comte se rejeta vivement en arrière, repoussa la jeune fille qui tomba pâle, à demi-pâmée sur les coussins, se leva, la salua gravement, et d'une voix, que son agitation intérieure faisait malgré lui trembler :